

Études littéraires africaines

FISHER (Dominique), *Écrire l'urgence. Assia Djebar et Tahar Djaout*. Paris : L'Harmattan, coll. Études transnationales, francophones et comparées, 2007, 284 p. – ISBN 978-2-296-04052-6



Phyllis Taoua

Numéro 25, 2008

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1035252ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1035252ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Taoua, P. (2008). Compte rendu de [FISHER (Dominique), *Écrire l'urgence. Assia Djebar et Tahar Djaout*. Paris : L'Harmattan, coll. Études transnationales, francophones et comparées, 2007, 284 p. – ISBN 978-2-296-04052-6]. *Études littéraires africaines*, (25), 102–103. <https://doi.org/10.7202/1035252ar>

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 2008

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Afrique du Nord

FISHER (DOMINIQUE), *ÉCRIRE L'URGENCE. ASSIA DJEBAR ET TAHAR DJAOUT*. PARIS : L'HARMATTAN, COLL. ÉTUDES TRANSNATIONALES, FRANCOPHONES ET COMPARÉES, 2007, 284 P. – ISBN 978-2-296-04052-6.

Les deux premiers chapitres de cet ouvrage sont consacrés à l'œuvre récente d'Assia Djébar. D. Fisher cherche à comprendre la représentation de la violence de l'histoire en se posant un certain nombre de questions parmi lesquelles : « Quel est le statut de la fiction et du document dans son œuvre ? » (p. 27). Elle suggère que c'est surtout dans le « traitement particulier que subissent la fiction et le document dans les œuvres récentes » qu'A. Djébar « jette les bases d'une nouvelle pratique de l'écriture placée sous le signe de l'urgence » (*ibid.*). Pour D. Fisher, cette innovation est due à la création d'un espace d'écoute qui permet à l'écrivaine d'entendre les paroles de femmes ensevelies. Elle considère l'écart entre la version autobiographique du passé et la version officielle de l'Histoire dans *Le Blanc de l'Algérie*, *Ces voix qui m'assiègent* et *La femme sans sépulture*. Le décalage entre les « consensus socio-culturels et politiques » (p. 41) et les expériences de femmes passées sous silence est exploré en termes de « blanc » (dans toutes ses dimensions symboliques et poétiques), de « différends » (au sens où l'emploie Deleuze) et sous l'angle du travail d'anamnèse. D. Fisher oppose la violence symbolique perçue dans la manipulation du discours officiel sur l'histoire récente de la violence politique à la dimension incluant l'interculturalité présente dans l'œuvre d'A. Djébar. Elle écrit ainsi : « L'histoire subit ici un changement épistémique car elle ne saurait se concevoir hors d'une procédure anamnésique dont les conditions de remémoration passent par la mise en dialogue des langues et des cultures » (p. 79). Après *Le Blanc de l'Algérie*, on constate une ouverture vers une écriture de l'urgence où il s'agit de combattre la violence réelle et symbolique et de faire surgir l'invisible et l'inaudible dans un pays où la mémoire est mutilée (p. 89).

Le deuxième chapitre répond à des questions posées par le premier : comment dire ? comment traduire les expériences extrêmes par la langue ? par quelle langue communiquer ? *Le Blanc de l'Algérie* s'ouvre justement sur une interrogation de ce genre. D. Fisher examine les difficultés diverses dans l'exercice liturgique qu'entreprend A. Djébar dans ce texte pivot et les autres qui l'ont suivi. Elle observe ainsi : « L'articulation entre le visuel et l'énonçable ne se fait pas à partir d'enchaînements continus, mais à partir de séries de coupures, de failles, et d'interstices » (p. 110). La parole spectrale de Zoulikha, martyre sans sépulture, dont la mémoire reste gravée dans l'esprit des femmes de la Césarée sert ici de modèle. Le défi d'« atteindre par l'écriture

l'inouï de la violence » (p. 117) est examiné également dans *Oran, langue morte* et *La Disparition de la langue française*.

Les deux autres chapitres portent sur les œuvres de Tahar Djaout, assassiné en 1997 dans l'escalade de la violence politique. Le premier explore le roman inachevé *Dernier été de la raison* publié de façon posthume en 1999 et sa proximité avec la violence dont l'auteur a été lui-même victime. D. Fisher considère aussi les fluctuations des instances narratives et l'allégorisation dans *Les Chercheurs d'os*. Elle se penche par ailleurs sur la littérature et l'histoire sous le signe du simulacre dans *L'Invention du désert*, puis sur le fait littéraire et l'information sous le signe du sensationnel dans *Les Vigiles*. Le dernier chapitre étudie deux versions de *L'Exproprié* : la première publiée en 1981 et la version retravaillée de 1991. L'irrévérence percutante de cet écrivain exceptionnel sert de complément à l'œuvre d'A. Djébar parce que les écrits de T. Djaout s'inspirent des réalités vécues sur place, tandis que l'écrivaine contemple la situation à distance, et les perspectives de T. Djaout en tant qu'homme sont mises en dialogue avec celles d'A. Djébar en tant que femme. Malgré ces différences entre proximité et distance, homme et femme, leur tentative commune de dénoncer la violence extrême à travers une écriture d'urgence les lie naturellement.

■ Phyllis TAOUA

MATHIEU-JOB (MARTINE), *LE FILS DU PAUVRE DE MOULOUD FERAOUN. OU LA FABRIQUE D'UN CLASSIQUE*. PARIS : L'HARMATTAN, COLL. CLASSIQUES FRANCOPHONES, 2007, 173 P. – ISBN 978-2-296-03091-6.

Nombre de textes fondateurs de la littérature africaine ont été étiquetés à tort ou à raison comme collaborationnistes, assimilationnistes, ethnologues... Martine Mathieu-Job rend justice, par son nouvel ouvrage, à l'un de ces romans : *Le Fils du pauvre* de Mouloud Feraoun, l'écrivain kabyle algérien assassiné le 15 mars 1962 à Alger. Ce livre, divisé en trois grandes parties, fait suite à un premier ouvrage sur le même écrivain que M. Mathieu-Job avait publié en collaboration avec Robert Elbaz : *Mouloud Feraoun ou l'émergence d'une littérature* (Karthala, 2001).

Cette étude est entièrement consacrée au tout premier roman de Feraoun qui, selon l'auteur, représente une mine à explorer. En effet, *Le Fils du pauvre* est plus connu sous sa forme parue au Seuil en 1954 ; cette version est pourtant différente du texte initial publié en 1950 à compte d'auteur et du texte final (toujours en cours de révision par l'auteur à sa mort) publié en Algérie par ENAG en 1992 et réédité en 2002.

Dans « Un texte ou des textes », première partie de l'ouvrage, l'auteur procède à la confrontation des différentes versions du roman. Il ressort de son examen que la version de 1954 est plus courte que les autres (deux grandes parties contre trois) et a été restructurée : des détails, des passages et des chapitres entiers ont été élagués ou combinés et la langue rendue plus châtiée pour donner au récit une certaine homogénéité thématique et linguistique propre au canon des classiques français. Ces diverses suppressions et retouches